

## LA DÉDUCTION DU “ MOI ” ET L’IMPOSSIBLE AUTOBIOLOGIE

par May CHEHAB (Université de Chypre)

Qu’est-ce donc que le “ moi ” pour Marguerite Yourcenar ?

Commençons par rappeler un truisme : il n’est pas le même selon qu’il s’agit d’écriture biographique ou autobiographique. Pour la constitution du premier, Yourcenar recourt encore à l’appareil traditionnel du genre, en ce qu’il se construit à partir d’un parcours de vie semé d’événements. Ainsi est-elle sensible, pour ne donner qu’un exemple, à l’exploitation biographique de ce qu’elle nomme “ l’aventure de Versailles ” et “ l’aventure de l’Etna ” de son grand-père Michel-Charles :

Ces deux incidents quasi sacrés feraient bien [notons la pointe d’ironie sous ce terme familier] au début de la biographie d’un grand homme. (AN, p. 150)<sup>1</sup>

Mais dans l’écriture de soi, Yourcenar s’interdit cette démarche, pour des raisons que l’on recense encore. On sait de son “ moi ” littéraire qu’il résulte à la fois de constructions modernes et de philosophies orientales<sup>2</sup>. Qu’il doit autant à Héraclite, Empédocle, Nietzsche<sup>3</sup>, qu’à la révolution des représentations induite par la nouvelle physique. Qu’il s’inscrit, littérairement, dans le courant de défection postromantique du “ moi ”, lequel est à l’origine du lyrisme impersonnel du XX<sup>e</sup> siècle, qualifié par Yourcenar de “ mysticisme impersonnel [qui] reste une énigme pour Octave ” (SP, p. 186).

On sait encore qu’au regard de l’infinie virtualité de l’Être yourcenarien, toute définition équivaut à épuiser “ sa provision de

---

<sup>1</sup> Les références à la trilogie *Le Labyrinthe du monde*, se lisent comme suit : *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, coll. “Folio”, 1974 (sigle SP), *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, coll. “Folio”, 1977 (sigle AN,) et *Quoi ? L’Éternité*, Paris, Gallimard, coll. “Folio”, 1988 (sigle QE).

<sup>2</sup> Simone PROUST, *L’autobiographie dans Le Labyrinthe du Monde de Marguerite Yourcenar*, Paris, L’Harmattan, 1997, p. 167-230.

<sup>3</sup> *Ibid.* Voir également May CHEHAB, “ Cerner l’être, une figure de la modernité ? ”, communication présentée au colloque international *Marguerite Yourcenar, écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle ?*, Université de Thessalonique, 2-4 novembre 2000, Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 75-83..

choix ” (AN, p. 304), dans la plus parfaite tradition du *Determinatio negatio est* de Spinoza, ou du οὐδὲν ὀπίσω de Sextus Empiricus. En ne racontant donc pas la vie privée de Marguerite de Crayencour, elle restitue cette “ provision de choix ”, c’est-à-dire une totale liberté au regard de la contingence, à l’écrivain Yourcenar qui ne se délimitera que par “ les quelques ouvrages qu’il [lui] est arrivé d’écrire ”<sup>3</sup>.

Mais toutes ces précisions expliquent moins ce que Marguerite fait que ce qu’elle ne fait pas. C’est *l’absence* du “ moi ” qui est expliquée.

Alors, en quoi consiste exactement le “ moi ” de Yourcenar ?

Sa caractéristique majeure est qu’il est construit du dehors. En effet, lorsque les contours de la personne ne peuvent plus être définis à partir de son activité ou de son affectivité propres pour les raisons que l’on vient de rappeler, il ne reste que l’observation *indirecte*, spatiale ou temporelle, qui a dicté au XX<sup>e</sup> siècle un grand nombre de quêtes ontologiques détournées. C’est pourquoi André Breton cherche son visage dans ceux qu’il hante, et Saint-John Perse adopte la déambulation circulaire de la *Strophê* plotinienne dans *Amers* comme voie d’approche d’un Être insaisissable<sup>4</sup>. C’est pourquoi Yourcenar, elle, choisit la quête généalogique.

L’observation indirecte délimite progressivement un “ moi ”, qui émerge sous les coups de burin comme la statue hors de sa gangue, de la même façon que le corps de Marguerite se révèle sous les baisers de Barbe :

Vers deux ou trois ans, je me souviens d’avoir été soulevée de mon petit lit-cage, et mon corps tout entier couvert de chauds baisers qui en dessinaient les contours à moi-même inconnus, me donnant pour ainsi dire une forme. (*QE*, p. 216)

Quel fond indéterminé de l’être Yourcenar dégrossit-elle afin de trouver son essence ? Car ce “ moi ” qu’elle cherche à cerner résulte en somme d’éliminations successives, d’une opération de soustraction, à laquelle répond le mouvement chronologique d’*Archives du Nord* :

Je voudrais suivre ici la démarche contraire, partir directement de lointains inexplorés pour arriver enfin, diminuant d’autant la largeur du champ de vue [...] jusqu’à une petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912. (*AN*, p. 15)

---

<sup>3</sup> Marguerite YOURCENAR, *Discours de l’Académie française*, Paris, Gallimard, 1981, p. 10.

<sup>4</sup> Plotin disait : “ Nous tournons autour de ce que nous n’avons pas pu saisir et nous cherchons à nous en emparer ”, (*Ennéades*, II, VIII, 6), pour décrire l’esprit tentant de remédier à son impuissance à traduire la réalité multiple.

La recherche d'un point de départ pour cette stratégie soustractive, d'un *terminus post quem*, ne fournit pas seulement une caution de type épistémologique à sa démarche ; elle s'oppose aussi au traditionnel *in media res*, qui nous présente des personnages *définis*. Les "lointains inexplorés" à l'origine de la "petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912" renvoient de fait à la matière primordiale, ce constituant premier de la totalité de l'univers terrestre et extra-terrestre. Cette matière mère est pour Yourcenar ignorante de la distinction ultérieure entre l'inerte et le vivant, puisque l'écrivain souscrit à l'idée que "nous sommes tous faits de la même matière que les astres" (AN, p. 339). Comme Jules Supervielle, elle acquiesce à la théorie de la Panspermie, élaborée par le savant suédois Arrhénius (1859-1927), d'après laquelle les spores de la vie terrestre viendraient du cosmos. Une théorie d'avant-garde du temps de Marguerite, qui est encore féconde aujourd'hui, puisque certains astronomes estiment que les "briques" de la vie ont été apportées sur la Terre par des comètes et des météorites il y a quatre milliards d'années<sup>5</sup>.

Yourcenar se concentre néanmoins sur le vivant. Elle inaugure une démarche inédite dans la littérature moderne, en privilégiant une science en plein essor, la biologie, et en annonçant les grandes interrogations actuelles nées de la découverte du génome humain. Car le discours biologique de Yourcenar est beaucoup plus rigoureux qu'il n'y paraît. Il atteste des connaissances scientifiques et philosophiques de cette discipline qui s'étendent de sa naissance à ses découvertes et interrogations récentes.

Lorsque Marguerite Yourcenar cherche à retrouver dans ses préalables biologiques, ce qu'elle appelle en un mot, les "ressemblances", elle occulte, sous la fallacieuse banalité du terme, deux déterminations concurrentes de la génétique. En effet, Yourcenar entend aussi bien découvrir chez ses ancêtres tout le matériel génétique immuable et pondérable, c'est-à-dire, en termes biologiques, l'invariance reproductive résumée par le génome, que les variables impondérables que sont les comportements. Or, cette distinction – qu'elle reprend à son compte, nous le verrons –, reproduit celle que les néo-darwinistes avaient posée, au début du XX<sup>e</sup> siècle, entre l'histoire personnelle et le legs génétique. C'est au biologiste allemand August Weismann (1834-1914) que revient d'avoir établi que tout organisme est porteur de deux sortes de cellules, celles qui constituent son corps individuel, le *soma*, et celles qui forment le *germen*. Dans son projet autobiographique original, Yourcenar se

---

<sup>5</sup> Jean-Pierre LUMINET, *Les poètes et l'univers*, Paris, Le Cherche Midi Éditeur, 1996, p. 213.

refuse donc à résumer l'histoire de son *soma*, elle traque et *soma* et *germen* de ses aïeux. Sa démarche n'est pas exempte de probité, mais ce n'est plus celle qui commandait au pacte autobiographique. À partir d'une démarche et d'un matériel différents, Yourcenar cherche, pour les besoins de sa démonstration, des preuves *suffisantes* de ressemblance avec ses ancêtres. Cependant, elle sait fort bien que les concepts de réalité et de vérité ne sont plus logés, au XX<sup>e</sup> siècle, à l'auberge de l'évidence, mais à celle de la nouvelle physique et de la nouvelle historiographie. Ainsi, pour que ces preuves soient probantes, il leur suffit désormais d'être probables, ce qui contrevient au postulat de vérité positive de l'autobiographie traditionnelle. Qui plus est, la modalité hautement hypothétique du discours génétique de Yourcenar, dès lors neutralisée, voire légitimée par le possibilisme de l'École des Annales<sup>6</sup>, se raffermi à mesure que l'on se rapproche de l'objectif, cette "petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912", ce qui est temporellement et génétiquement logique. De sorte que les seules ressemblances rapportées avec quelque certitude concernent la famille au sens traditionnel, celle des trois générations, et participent indistinctement du *soma* et du *germen* : en examinant vers 1929 une boucle de cheveux de sa mère, Yourcenar constate "que ces cheveux très fins, d'un brun si foncé qu'ils paraissaient noirs, étaient identiques aux [siens]" (*SP*, p. 68). De même, elle dit à propos de Michel-Charles, qui préfère garder le silence devant le sarcasme du beau-père :

J'ai parfois observé cette même réaction chez mon père et chez moi-même. (*AN*, p. 179)

Enfin, après la dernière entrevue avec Michel-Joseph :

Pour la première fois, j'avais senti chez cet homme des instincts de liberté pas si différents des miens, tout comme son goût pour la généalogie équilibrait mon intérêt pour l'histoire. Nous ne nous ressemblions pas seulement par la forme de l'arcade sourcilière et la couleur des yeux. (*AN*, p. 304)

---

<sup>6</sup> Jacques BODY, "Marguerite Yourcenar et l'école des *Annales* : Réflexions sur le 'possibilisme'", *Roman, histoire et mythe, dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, (Actes du Colloque tenu à l'Université d'Anvers du 15 au 18 mai 1990), Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 49-57 ; Sun Ah PARK, "Écriture romanesque et écriture historique dans *Le Labyrinthe du Monde* de Marguerite Yourcenar", *Bulletin de la SIEY*, n° 19, 1998, p. 143-155.

## *La déduction du « moi » et l'impossible autobiologie*

Par cette dernière phrase, Yourcenar s'assimile librement certaines avancées parmi les plus modernes du transformisme<sup>7</sup>, né au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Lamarck, à savoir l'hérédité de l'acquis. Contrairement aux fixistes, pour lesquels les espèces vivantes ont été créées une fois pour toutes dans leur forme définitive, les transformistes ou évolutionnistes pensent qu'elles peuvent se transformer les unes dans les autres. Après Lamarck, Darwin a émis l'idée que la sélection naturelle est un facteur de l'évolution des espèces, ce qui n'a été définitivement acceptée par la communauté scientifique que dans les années 1940. Car on a longtemps été contre Darwin, comme l'atteste Yourcenar, ce savant qui admettait aussi l'hérédité des facteurs acquis comme facteur additionnel d'évolution.

En réfutant dans *Souvenirs pieux* le point de vue ignorant et obscurantiste d'Octave, Yourcenar acquiesce sans réserves à la théorie transformiste, qui a permis de coordonner des faits bio-géographiques, anatomiques, paléontologiques :

Cet homme si sensible à la majestueuse durée des grands objets naturels fronce le sourcil devant les trouvailles des géologues et des paléontologues, parce que celles-ci contredisent la chronologie biblique [...]. Cet Octave ému par la grandiose mécanique céleste [...] ne se rendait pas compte qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il eût été fait contre Copernic, comme au XIX<sup>e</sup> siècle il était contre Lamarck et Darwin. (*SP*, p. 225)

Pourtant, toute la patiente recherche de Yourcenar paraît aboutir à un constat d'échec. Elle ne trouve rien qui permette de définir sa personne avec certitude :

Le mariage consanguin d'Arthur et Mathilde rapproche de moi ces deux ombres, puisqu'un quart de mon sang soit de même source que la moitié du leur. Mais ces mesures liquides ne prouvent pas grand-chose. (*SP*, p. 257)

Et elle ajoute un peu plus loin :

La plupart des analogies sont de culture. (*SP*, p. 258)

Bref, le résultat de la quête s'avère négatif, du côté maternel et paternel, négatif en somme pour toute l'ascendance :

Il va sans dire que je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs cherchés entre ces personnes et moi. Les similitudes que ça et là je

---

<sup>7</sup> Mis à part la parenthèse du néodarwinisme, qui réfutait l'hérédité des facteurs acquis comme facteur additionnel d'évolution.

crois découvrir s'effiloquent dès que je m'efforce de les préciser, cessent d'être autre chose que des ressemblances telles qu'il y en a entre toutes les créatures ayant existé. Je me hâte de dire, d'ores et déjà, que l'étude de ma famille paternelle ne m'a guère, sur ce point, apporté davantage. (SP, p. 157)

Le visage de Marguerite avant que ses parents ne se fussent rencontrés est donc inexistant au regard de la quête génétique. Quel est-il alors, et quelle, sa nature ?

Un paragraphe dans son œuvre en donne la clé, celui qui décrit Marguerite à l'âge des virtualités :

L'enfant, elle, a environ six semaines. Comme la plupart des nouveaux-nés humains, elle fait l'effet d'un être très vieux et qui va rajeunir. Et, en effet, elle est très vieille : soit par le sang et les gènes ancestraux, soit par l'élément inanalysé que, par une belle et antique métaphore, nous dénommons l'âme, elle a traversé les siècles. (AN, p. 366)

L'alternative est fausse, et rhétorique la question, car la balance a penché : ce ne sont pas le sang ou les gènes ancestraux, ce n'est pas non plus cette "grossière curiosité pour l'anecdote biographique" (MVV, p. 198), qui donneront la clé du "secret impénétrable qui est celui de toute vie" (MVV, p. 198), mais bien l'âme, que Yourcenar définit comme l'"élément unique qui distingue chaque créature" (HO, p. 1038). Une affirmation qui rappelle à la fois les grandes traditions spirituelles et le dualisme cartésien, puisque Marguerite est constituée, comme elle dit, d'"essence et substance indissolublement mêlées" (AN, p. 366).

Ainsi, la quête a fini par déboucher sur le problème proprement philosophique de l'évolution, qui opposait les matérialistes aux spiritualistes. Parmi ceux-ci, Teilhard de Chardin et Henri Bergson, tous deux présents dans la trilogie autobiographique. Si le premier, qui n'est d'ailleurs que brièvement mentionné, ne semble pas avoir marqué Yourcenar, par contre une notion essentielle de Bergson se retrouve avec force dans l'ensemble de la trilogie. C'est la notion d'élan vital, traduite par le verbe "traverser", caractéristique du vocabulaire bergsonien comme du vocabulaire yourcenarien. Cette force est très précisément celle qui anime Yourcenar, qui perdure depuis la nuit des temps jusqu'à sa personne, qui a "traversé" Fernande.

Or, parmi ces spiritualistes, mis à part les noms de Teilhard de Chardin et de Bergson, il en est un, dans l'histoire de la biologie moderne, que Yourcenar occulte en raison même de son importance.

C'est celui de Jacques Monod, prix Nobel 1965 de physiologie et de médecine, et père de la biologie moléculaire.

En effet, tous les thèmes fondamentaux de l'enquête que Yourcenar mène dans *Le Labyrinthe du Monde*, qui avait été rédigé, on le sait, dans les années 1970, se retrouvent assimilés mais reconnaissables, dans son ouvrage de 1970, *Le Hasard et la Nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de biologie moderne*. Le livre de Monod figure en bonne place à Petite Plaisance, dans la bibliothèque à gauche du fauteuil et de la table de travail de Yourcenar<sup>8</sup>.

Le hasard, la nécessité, l'invariance, le mensonge, la connaissance, l'hérédité bien sûr, la probabilité du vivant, ces notions fécondent l'œuvre, à la fois diluées et amplifiées dans un discours littéraire hautement hypothétique. Certes, quelques-unes de ces notions yourcenariennes existaient avant la parution du livre de Monod. Mais leur fréquence et surtout leur problématique génétique lui doivent incontestablement. Commençons par l'étonnante conclusion – citée ici *in extenso* – d'un des plus grands biologistes spiritualistes de son temps, placée à la fin du chapitre au titre significatif de "Frontières", conclusion qui est en complète concordance avec celle à laquelle aboutit Yourcenar :

Voilà la frontière, presque aussi infranchissable encore pour nous qu'elle l'était pour Descartes. Tant qu'elle n'est pas franchie, le dualisme conserve en somme sa vérité opérationnelle [...]. L'analyse objective nous oblige à voir une illusion dans le dualisme apparent de l'être. Illusion pourtant si intimement attachée à l'être lui-même qu'il serait bien vain d'espérer jamais la dissiper dans l'appréhension immédiate de la subjectivité, ou d'apprendre à vivre affectivement, moralement, sans elle. Et pourquoi d'ailleurs le faudrait-il ? Qui pourrait douter de la présence de l'esprit ? Renoncer à l'illusion qui voit dans l'âme une "substance" immatérielle, ce n'est pas nier son existence, mais au contraire commencer de reconnaître la complexité, la richesse, l'insondable profondeur de l'héritage génétique et culturel, comme de l'expérience personnelle [...], qui ensemble constituent l'être que nous sommes, unique et irrécusable témoin de soi-même<sup>9</sup>.

Le premier thème de cette thématique biologique particulière est celui du hasard. Pour le savant, il s'oppose à la notion de

---

<sup>8</sup> Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de biologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1970. D'après *l'Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar - Petite Plaisance*, établi par Yvon BERNIER, Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 404, l'ouvrage se trouve dans la "Bibliothèque de la chambre occupant le coin nord-ouest de la maison, vis-à-vis celle de Grace Frick". *Le hasard et la nécessité* porte le n° d'inventaire 5.136.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 173.

déterminisme, de prévisibilité. On parlera de hasard pour désigner un fait qu'il échappe à tout pouvoir humain de déterminer d'avance, sans que cela veuille dire qu'il soit sans cause. Ainsi Yourcenar rapporte, dans sa trilogie, les hasards, les imprévus, les chances, bonheurs et malheurs qui croisent sa route. C'est le hasard qui a fait, dit Yourcenar, que son pays paternel, la région lilloise, et les deux sites liés au souvenir de sa famille maternelle, ont été de bonne heure défigurés par la houille (SP, p. 99). C'est " par une suite de hasards presque dérisoires " qu'elle possède encore certaine tête d'angelot (SP, p. 34) ; par un de " ces carambolages du hasard " (AN, p. 115) que Michel, un dimanche de mai, a failli perdre la vie. Et surtout, l'homme lui-même est fait, selon sa redondante définition d'Hadrien de 1972, " d'éléments fortuits assemblés un peu au hasard " (ER, p. 66). Une assertion qui semble directement provenir de la lecture de Monod, qui écrit au début de son ouvrage :

La thèse que je présenterai ici, c'est que la biosphère ne contient pas une classe prévisible d'objets ou de phénomènes, mais constitue un événement particulier, compatible certes avec les premiers principes, mais non déductible de ces principes. Donc essentiellement imprévisible<sup>10</sup>.

Ainsi, précise un peu plus loin Monod, " on peut aujourd'hui déduire la loi générale : c'est celle du hasard " <sup>11</sup>. Par conséquent, poursuit-il, l'origine et la filiation de la biosphère entière reste énigmatique du fait que sa structure première est indéchiffrable :

Indéchiffrable, explique-t-il, puisqu'avant d'exprimer la fonction physiologiquement nécessaire qu[ ce texte] accomplit spontanément, il ne révèle dans sa structure que le hasard de son origine. Mais tel est, justement, le sens le plus profond, pour nous, de ce message qui nous vient du fond des âges<sup>12</sup>.

Yourcenar trouve – ou retrouve – chez Monod la conviction, à laquelle elle adhère, ou qui rencontre son approbation, que seul le hasard est responsable de ce que nous sommes. A propos des modifications de notre fonds héréditaire, elle lit dans le chapitre intitulé " Invariance et perturbations ", du *Hasard et la Nécessité* :

Nous disons que ces altérations sont accidentelles, qu'elles ont lieu au hasard. Et puisqu'elles constituent *la seule* source possible de

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 112.

## *La déduction du « moi » et l'impossible autobiologie*

modifications du texte génétique, *seul* dépositaire, à son tour, des structures héréditaires de l'organisme, il s'ensuit nécessairement que le hasard *seul* est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère. Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution : cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus aujourd'hui une hypothèse, parmi d'autres possibles ou au moins concevables. Elle est la *seule* concevable<sup>13</sup>.

Derrière cet implacable constat qui, avoue Monod, répugne à la plupart des hommes de science, " l'énigme demeure, qui masque aussi la réponse à une question d'un profond intérêt ". Or, cette question rappelle de manière impressionnante, dans sa forme comme dans sa teneur, celle de l'énigme du *koan zen* placée en tête de *Souvenirs pieux*, et librement traduite, on le sait, par Yourcenar<sup>14</sup> :

Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ?

Jacques Monod :

La vie est apparue sur la terre : quel était *avant l'événement* la probabilité qu'il en fût ainsi ?<sup>15</sup>

Dans les deux cas, la réponse est la même, qui suscite l'aporie philosophique en même temps qu'un émerveillement irrationnel : la probabilité de la vie, la probabilité de Marguerite, étaient nulles. Il s'agit là d'une incroyable coïncidence.

Or, la coïncidence n'est qu'un aspect particulier du hasard. Pour Monod, la notion de hasard y prend " une signification essentielle et non plus simplement opérationnelle " en ce que les " coïncidences absolues [...] résultent de l'intersection de deux chaînes causales totalement indépendantes l'une de l'autre "<sup>16</sup>. Par " signification essentielle ", Monod entend que l'homme l'interprète comme si la rencontre avait été combinée intentionnellement. Bergson l'avait dit un peu différemment :

L'effet ayant une signification humaine, cette signification rejaillit sur la cause et la colore pour ainsi dire d'humanité. Le hasard est donc le

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>14</sup> Comme l'a démontré Osamu HAYASHI, " Le Moi yourcenarien, entre Freud et Bouddha ", communication présentée à ce même colloque.

<sup>15</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 160.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 128.

déterminisme qui se comporte comme s'il avait une intention [...]. Le hasard est un fantôme d'intention<sup>17</sup>.

Pourtant, devant ce hasard dont on connaît l'objectivité, Yourcenar réagit comme Jacques Monod. Tous deux parlent de "miracle". Monod inaugure le chapitre précité des "Frontières" comme suit :

Lorsqu'on songe à l'immense chemin parcouru par l'évolution [...], à la prodigieuse richesse des structures qu'elle a créées, à la miraculeuse efficacité des performances des êtres vivants, de la Bactérie à l'Homme, on peut bien se reprendre à douter que tout cela puisse être le produit d'une énorme loterie [...]. Le miracle est "expliqué" : il nous paraît encore miraculeux<sup>18</sup>.

À quoi fait écho Yourcenar dans *Souvenirs pieux*, en affirmant qu'"[il] y a du miracle dans toute coïncidence" (*SP*, p. 262). Et le miracle ne saurait susciter que l'émerveillement. Comment réagir autrement devant de tels croisements de causalités, comme ceux qui construisent une triple histoire de la visite de la Villa d'Hadrien :

Tout ce qui est jeux de miroir entre les personnes et les moments du temps, angles de réflexion et angles d'incidence entre l'imagination et le fait accompli, est si obscur, si fluide, si impossible à cerner et à définir par des mots, que leur mention même risque de sembler grotesque. Parlons de coïncidence, ce mot qui suffit à défaut d'explication. Mais je m'émerveille encore que l'hallucination de Jeanne ait eu lieu là. (*QE*, p. 182)

Mais il est un émerveillement encore plus grand, qui touche à l'aporie, devant lequel Marguerite se tait, par décence, bon goût ou peut-être même sous l'effet de ce que Plotin appelait l'aphasie extatique devant le mystère<sup>19</sup> : c'est la coïncidence et la raison ultime de la trilogie, de sa quête autobiographique. Reprenons la définition de Monod : les "coïncidences absolues [...] résultent de l'intersection de deux chaînes causales totalement indépendantes l'une de l'autre". Coïncidence absolue que celle de Marguerite également, située au

---

<sup>17</sup> Henri BERGSON, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1989, p. 155.

<sup>18</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 155.

<sup>19</sup> Voir à ce propos l'article "Plotin" de Georges RODIER, *La Grande Encyclopédie*, Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres, Sous la direction de MM. BERTHELOT, HARTWIG, DERENBOURG, Paris, Société anonyme de La Grande Encyclopédie, 1885-1902, 1891, p. 332-333.

## *La déduction du « moi » et l'impossible autobiologie*

croisement des deux chaînes causales de ses parents, dont l'entchevêtrement est incompréhensible à l'entendement humain.

Face au hasard et à la coïncidence, face à la totale liberté, s'élève la fatale, inéluctable, implacable nécessité. Dans l'ordre de la biologie, c'est l'inscription de l'accidentel dans le patrimoine génétique qui la détermine, le passage de l'ontogenèse à la phylogenèse. Monod inaugure son chapitre sur l'Évolution par ces phrases :

Les événements élémentaires initiaux qui ouvrent la voie de l'évolution à ces systèmes intensément conservateurs que sont les êtres vivants sont microscopiques [et] fortuits [...].

Mais une fois inscrit dans la structure de l'ADN, l'accident singulier et comme tel essentiellement imprévisible va être mécaniquement et fidèlement répliqué et traduit, c'est-à-dire à la fois multiplié et transposé à des millions ou milliards d'exemplaires. Tiré du règne du pur hasard, il entre dans celui de la nécessité, des certitudes les plus implacables<sup>20</sup>.

Le règne de la nécessité, de l'Ανάγκη, que définit Monod dans l'ordre de la génétique se transpose aisément dans celui de la psychologie. Dans les deux cas, il renvoie à l'autorité des certitudes les plus implacables. Cherchant les motifs pour lesquels Michel a pu vouloir se faire tatouer ce mot "à la saignée du bras gauche" (AN, p. 343), elle se demande pourquoi il aurait "senti sur lui s'appesantir l'inévitable" (AN, p. 343). On peut se demander pour quel motif Yourcenar lectrice de Monod n'aurait pas adopté le terme de "nécessité", traduction très traditionnelle, du reste, de l'antique ἀνάγκη. Serait-ce par contamination du théâtre antique ou par souci de voiler une source ?

La lecture de Jacques Monod n'a pas seulement fortifié Yourcenar dans son projet autobiographique en lui procurant les deux notions du hasard et de la nécessité. Le dernier chapitre du *Hasard*, au titre emblématique "Le Royaume et les Ténèbres", lui a également proposé une éthique. Complémentaire de la grande pitié qui doit autant à la généreuse *Pitié dangereuse* de Stefan Zweig qu'au plus pur message chrétien, elle propose un recours, la quête de la connaissance, face à leur ennemi commun, le mensonge.

Lorsque Yourcenar dit "où qu'on aille, le mensonge règne" (SP, p. 237), elle semble faire écho à ce "mal de l'âme" que dénonçait Monod, parlant des ennemis de la science, qui confondent trop facilement ses sous-produits avec la vérité de la connaissance objective :

---

<sup>20</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 135.

Le divorce est si grand, le mensonge si flagrant, qu'il obsède et déchire la conscience de tout homme pourvu de quelque culture, doué de quelque intelligence et habité par cette anxiété morale qui est la source de toute création<sup>21</sup>.

Mais il y a un remède, la recherche de connaissance vraie, une fin pourvoyeuse d'éthique pour Monod comme pour Yourcenar :

Bien connaître les choses, [dit Yourcenar,] c'est presque toujours [...] découvrir en elles des reliefs et des richesses inattendus, c'est percevoir des relations et des dimensions nouvelles ; c'est corriger cette image plate, conventionnelle et sommaire que nous nous faisons des objets que nous n'avons pas examinés de près. Au sens le plus profond, pourtant, cette phrase, conclut-elle, touche à certaines vérités centrales. Mais, pour les faire véritablement siennes, il faut peut-être d'abord être rassasié de corps et d'âme. (*SP*, p. 328)

Nous trouvons dans ces lignes un préalable à toute connaissance vraie. Pour Yourcenar, être rassasié, c'est pouvoir se dépasser, dépasser le corps, le règne du vivant, et l'âme, le règne des idées. Une conception en accord avec l'éthique de la connaissance de Jacques Monod, présentée dans le dernier chapitre portant titre " Le Royaume et les Ténèbres " : pour le biologiste, l'éthique de la connaissance satisfait à l'exigence " de dépassement et de transcendance "<sup>22</sup> de l'homme, en tant qu'être qui appartient " simultanément à deux règnes : la biosphère et le royaume des idées "<sup>23</sup>.

Comme pour le biologiste, l'être humain, unique et bivalent à la fois, est pour Yourcenar impossible à prévoir, impossible à cerner. Et de la même manière que la probabilité de la vie en général était nulle, ainsi celle de Marguerite en particulier, était nulle aussi. Dans les deux cas, il s'agissait bien d'une immense coïncidence, d'un miracle inexplicable.

Partir de la biologie pour aboutir au miracle, voilà un bien étrange parcours. Car, bien qu'instruite des grands courants de la biologie moderne, des méthodes historiographiques récentes, bien que mettant au service de son écriture les notions les plus fines de la causalité, Marguerite se comporte finalement comme Pénélope, et défait ce qu'elle a patiemment tissé, pour aboutir à la plus plate des évidences : elle ressemble à sa famille.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 192-193.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 192-193.

## *La déduction du « moi » et l'impossible autobiologie*

À quoi aura donc servi toute cette recherche “autobiologique”, nourrie des plus grandes réflexions du siècle, puisqu'elle n'a pu vraiment aboutir ? Ou bien aurait-elle abouti sans qu'on le sût ? Prisonniers nous-mêmes de l'illusion du “ moi ” et partant, de son écriture, aurions-nous manqué de voir que l'essentiel n'était pas dans l'objet de la recherche, mais que la recherche était l'objet ? Que c'est l'écriture, comme les baisers de Barbe, qui délimite le “ moi ” ? Car un signal avait été lancé au lecteur, avec cet effarant “ il va sans dire que je n'ai pas trouvé ” (*SP*, p. 157).

Pourquoi nous emporter alors dans ce qu'elle savait être sans issue ? La réponse est simple : parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Car en se posant elle-même comme l'objet de son discours, Yourcenar savait qu'elle touchait au paradoxe de l'autoréférentialité, antinomie scientifique et conceptuelle majeure de la modernité. Mathématiciens, logiciens et physiciens avaient en effet montré dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'impossibilité pour un système de se décrire soi-même<sup>24</sup>. Monod lui-même, dans *Le Hasard et la Nécessité*, rappelle cet interdit :

Le logicien, dit-il, pourrait avertir le biologiste que ses efforts pour “ comprendre ” le fonctionnement entier du cerveau humain sont voués à l'échec puisqu'aucun [*sic*] système logique ne saurait décrire intégralement sa propre structure<sup>25</sup>.

Transposé en littérature, ce principe se traduit par l'impossibilité pour le “ je ” narrant de rendre compte de lui-même, rendant caduque toute l'autobiographie traditionnelle. Ainsi, et nous retournons à la constatation préliminaire, seul un “ moi ” paradoxalement absent peut être décrit par lui-même. C'est la question qui était mal posée, non pertinente. Dans cette entreprise spéculaire, la méthode de Yourcenar est proustienne, puisque l'objectif poursuivi par le livre est le livre lui-même. Les multiples signes que dans sa trilogie elle adresse à Marcel Proust, fonctionnent comme autant de rappels de cette démarche cyclique particulière<sup>26</sup>, de sorte que le livre, introduit par une question, s'épuise dans l'histoire de sa réponse.

Ainsi, la réponse au *koan zen* est le livre lui-même. Yourcenar, c'est le livre. Tout le raisonnement, rigoureux, aboutit à une identité de termes. La déduction du “ moi ” n'est pas seulement une opération

---

<sup>24</sup> Un autre auteur captivé par le paradoxe de l'autoréférentialité est Jorge Luis Borges, omniprésent dans la bibliothèque personnelle de Marguerite Yourcenar (15 titres, n° du catalogue 3.763 à 3.777), qui avait d'ailleurs discuté des théories de Cantor dans son *Histoire de l'Éternité*.

<sup>25</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 162.

<sup>26</sup> Voir par exemple, *SP*, p. 214 ; *AN*, p. 255 ; *QE*, p. 199.

## *May Chehab*

soustractive, mais possède tous les attributs de la démonstration mathématique, de la déduction mentale, où une proposition n'est réputée démontrée que lorsque l'on a prouvé qu'elle se déduit de propositions mineures déjà admises, qu'elle est réellement identique à celles-ci, qu'elle dit la même chose. Lorsque Yourcenar présente son œuvre par l'identité déictique " ce moi [...] le voici ", elle résume la plus vitale des tautologies de la création littéraire.